toute sa grandeur, celui qui est, parmi nos contemporains, sans égal.

8

Les Félibres ont entrepris un grand voyage à Orange, Avignon, Arles, et comme il est, plus qu'aucun des précédents, chargé de fêtes et de cérémonies, nous le décrirons dans une chronique particulière, afin que l'histoire n'en perde rien.

PAUL SOUCHON.

LETTRES NEO-GRECQUES

Krumbacher: Le Problème du grec écrit, réponse par G. Matzidakis, Bibliothèque Maraslis. — Jean Psichari: Roda kai Mila (Pommes et Roses), « La Hestia ». — Tangopoulos; Les Vivants et les Morts, drame, « Le Noumas ». — Kostis Palamas: Triseugeni, drame, « La Hestia ». — Andréas Karkavitsas; L'Archéologue. — Memento.

Il pourra sembler étrange au premier abord que l'on soit obligé, au début du xxº siècle, d'asseoir le débat d'une littérature sur des querelles de grammaire. Il n'en saurait aller autrement toutefois pour la Grèce moderne; car la question de langue y est devenue le problème national par excellence, la flamme vivace de toutes controverses qui jaillissent ailleurs de la politique ou de la religion. Il ne faut cependant pas trop se scandaliser d'un tel fétichisme intellectuel, qui tend à ramener l'esthétique à la grammaire, quand on constate l'importance que nous accordons ici même aux questions orthographiques. Il n'y a guère au monde, en effet, que les Français et les Grecs pour en être arrivés à conférer à l'orthographe traditionnelle une valeur de beauté indiscutable, et il faut bien reconnaître que la forme écrite joue là-bas, dans les préférences des « puristes », un très grand rôle. L'opinion de ceux-ci, la plupart du temps, s'appuie sur une illusion d'ordre visuel.

C'est pourquoi, sur des points de détail, qui paraîtront puérils ou même ridicules aux étrangers, se prolongeront longtemps les discussions. Trop souvent, en effet, les grammairiens oublient qu'ils n'ont pas le droit de généraliser, c'est-à-dire d'inventer; leur rôle est uniquement de contrôler, d'enregistrer, de fixer. Tâche déjà redoutable; car la langue est un flot qui coule et qui est toujours disposé à rompre les digues où l'on prétend l'enfermer. Mais les Grecs ne sont pas seuls à l'œuvre; car la Hellade est la terre sacrée de l'histoire, et sa langue, aussi bien que ses ruines, sont chaque jour explorées par les curiosités cosmopolites.

Cela ne va pas sans danger parfois, quoique les conseilleurs soient épris du meilleur zèle scientifique (le savant Krumbacher, auteur de Le Problème du grec écrit, en sait quelque chose); mais peu à peu la lumière se fait, jaillie tantôt de France, tantôt d'Alle-

magne, et, à la chaleur des fermentations qui se produisent, renaissent à la fois ces deux facultés incomparables de la Grèce antique : l'esprit philosophique et le génie dramatique. Les Grecs, en effet, n'ont jamais cessé de regarder l'Intelligence comme le don suprême de l'homme; par nature, ils sont restés idéologues et ils le sont « passionnément », en sorte que la sécheresse n'atteint jamais la luxuriance précise du verbe, ni la grâce vivante du dialogue; car l'âme hellénique a deux pôles étroitement corrélatifs : Ο Νοῦς, Ἡ Καρδία; la Raison et le Sentiment, celui-ci toujours subordonné à celle-là, qu'il illumine et vivifie.

Ces choses et beaucoup d'autres sont faciles à recueillir dans l'œuvre grecque de Psichari et dans celle de son disciple, le poète Kostis Palamas. Nulle part ailleurs que chez eux ne se sont incarnées plus profondément non plus les caractéristiques du tempérament de la race, et c'est pourquoi sans doute la plus belle part du mouvement

actuel, depuis 1888, se rattache à leurs deux noms.

A réaliser la pensée de Solomos se sont acharnés, en effet, tous leurs efforts: « Enferme, disait le grand précurseur, dans ton âme, l'âme de la Grèce, et tu sentiras palpiter en toi tout ce qui est grand. » Maintes fois, au cours de ces chroniques, nous aurons à emprunter des opinions à l'un ou à l'autre, soit au Taxidi, aux Pommes et Roses du premier, soit aux Grammata du second. En même temps qu'il renouvelait la langue et cherchait à porter dans la prose une révolution virtuellement accomplie dans la poésie, Psichari donnait à la critique et à la philologie néo-grecques les bases solides d'une observation scientifique et rationnelle, selon les plus récentes méthodes occidentales.

Ses aperçus, qui sont avant tout des causeries marquées au bon coin de l'humour le plus séduisant, ne méritaient pas de rester éparpillées çà et là au hasard du journal ou de la revue qui les accueille. L'auteur les voulut réunir en deux volumes, qui ne seront pas les derniers de la série et qui constituent une sorte de commentaire à ses œuvres purement littéraires. Bien peu avant lui, au reste, et quelles que soient les réserves que les partisans de la langue « mixte » gardent le droit de faire sur ses théories, avaient eu l'audace de donner à la prose didactique la forme vulgaire. Valaoritis s'y refusait et il ne manque pas en Grèce d'esprits cultivés qui ne se sont pas encore laissés convaincre, tout illogique que puisse paraître leur attitude. Au fait, le Vulgarisme intégral compte surtout quatre chefs, dont le dernier seul habite la Grèce: j'ai nommé MM. Jean Psichari, Argyris Ephtaliotis, Alexandre Pallis et Kostis Palamas. Le gros de l'armée démotique est formé d'opportunistes, où les talents d'ailleurs sont légion, comme nous aurons occasion de le montrer bientôt.

Malheureusement le livre est assez rare en Grèce, et la production

reste éparse à travers les journaux et périodiques. Tels poètes supérieurs, MM. Lambros Porphyras et Jean Gryparis, par exemple, n'ont guère encore pris souci de nouer toute la gerbe de leurs poèmes, et l'on attend aussi que Pappadiamandis, auquel on attribue volontiers là-bas la maîtrise du conte, veuille bien réunir l'ensemble de ses Idulles de la mer, si parfaites de style.

Les Grecs paraissent affectionner jusqu'ici les genres les plus brefs, et les conteurs d'Hellas sont une brillante et nombreuse phalange. Pas de prosateur qui n'y ait débuté, à part peut-être le regretté Jean Kambysis, qui fut un tempérament tout à fait spécial et qui garde le rare mérite d'avoir teuté d'ouvrir une voie au théâtre néo-grec. Cette voie, sans doute, demeure moins large que n'eût rêvé l'auteur des Kurdes. Il n'eut pas le temps de se réaliser tout entier; mais, si son exemple d'homme inquiet fut par certains côtés dangereux (puisqu'il encouragea une fois de plus, jusque chez les artisans de la poésie nouvelle, un certain asservissement aux modes septentrionales). il indiqua cependant la vraie source de tout art puissant: la vie. La Baque de la mère montra en outre clairement, après les débauches ibséniennes, que le drame ne peut rien exprimer d'essentiel par rapport à un milieu donné, si la fantaisie du poète ne choisit de se rythmer selon les frissons obscurs de l'âme nationale. Sans s'egarer dans le dédale de spéculations aventureusement philosophiques et pour avoir compris que l'unité du style importe avant toutes choses à l'esthétique, comme à la culture intégrale de l'homme et à sa langue, le maître styliste et conteur Argyris Ephtaliotis précise dans Le Fantôme les véritables directions à prendre. A la façon d'un -Henry Bataille écrivant La Lépreuse, il tire d'une ballade populaire le sujet de son drame. Ce qui virtuellement se dégage du mystère des âmes et de la vie ne se condense-t-il pas dans la légende, et l'âme nationale n'est-elle pas comme un lac de songe où viennent se refléter les rayons divins de l'essence des choses? Appliquer les faits de la légende à l'expression d'un sentiment moderne, en conformité de leur enchaînement, n'est-ce pas leur restituer leur sens, et les Anciens faisaient-ils autre chose que de s'exprimer, eux et leur époque, à travers les mythes du passé? Cette route féconde promet d'être suivie. Voutiéridis, au Noumas, publie précisément, en vers, une tragédie sur la ballade du Pont d'Arta, dont le thème rappelle celui d'Iphigénie. et le délicieux élégiaque qui est Jean Polémis n'est peut-être pas si loin qu'on pense du même sentier, dans ses contes dramatiques (Au sommet du précipice, la Coupe enchantée, etc.), dont nous nous réservons de faire plus tard l'analyse. Ainsi, de son côté; Kostis Palamas a-t-il à la fois médité sur les vieux chants de la race et sur les réalités de la vie quotidienne. Il a confronté sa pensée avec les ardus problèmes de la psychologie pour les résoudre en matière

artistique; il a évoqué, pour l'interroger sur les secrets d'un art encore naif, le vieux poète crétois de l'Erophile, et il a créé Triseugeni. On s'est demandé, à son apparition en volume, si Triseugeni était un drame véritable ou un poème dramatique à lire. Il est certain que les préoccupations de symbolisme chères à l'auteur font ici quelque tort à l'action. Triseugeni cependant est une œuvre de réalité vivante; mais c'est aussi une œuvre de fantaisie et de beauté, trop exclusivement intellectuelle peut-être pour être goûtée autrement que par une élite. C'est un joyau d'art personnel et du plus haut prix.

La langue en a les séductions adorablement musicales d'un d'Annunzio ou d'un Maeterlinck. Jamais, cependant, les personnages ne quittent le sol où la vie quotidienne et simple les attache; mais ces humbles et ces pauvres ont une attitude trop cérébrale, du moins au regard de la scène, et c'est pourquoi on peut dire que Palamas, encore que sa gloire n'ait rien à y perdre, est peut-être allé au delà de son but, au delà du théâtre.

Venant après le Kyroulis de Psichari, qui est une réfutation du nietzschéïsme athènien, Les Vivants et les Morts de Tangopoulos ont pris à cœur de serrer la réalité de beaucoup plus près.

En outre, la thèse est actuelle et, quoique chaque personnage soit d'abord, dans l'esprit de l'auteur, une idée incarnée pour la lutte, aucun n'agit ni ne s'exprime autrement que selon les contingences les plus concrètes. C'est précisément ce qu'avait prétendu innover Kambysis. Ceux qui ont les yeux vers l'avenir peuvent seuls apporter la joie autour de Chari, qui hésite et qui n'ose. Par la voix de Lambros, Tangopoulos le lui rappelle, comme fit naguère Emmanuel Roïdis à la jeune Grèce, dont il faut détruire les « Idoles ». C'est la même idée qui sert de base à l'Archéologue de Karkavitsas, un bon roman bien observé, malgré les allégories transparentes, et où il y a des traits de mœurs et de caractères comme seul excelle à fixer le pinceau habile de l'auteur des Paroles sur la proue. Toutefois, l'esprit grec est tellement rebelle aux architectures compliquées que drames et romans pèchent toujours là-bas par un certain défaut d'intérêt dans l'intrigue.

Aussi bien ne pouvons-nous nous défendre de préfèrer les Grecs simplement conteurs. Le beau recueil de Xènopoulos (Amour crucifié, etc.), les Histoires d'Ephtaliotis, la Chrysavyi de Tangopoulos nous fourniront prochainement l'occasion de les étudier sous ce jour.

Memento. — Adressons, en terminant, toute notre gratitude aux revues et journaux de là-bas, qui ont bien voulu signaler favorablement nos premiers articles (les Panathénées, Akritas), et même les reproduire en d'élégantes traductions (le Noumas). Outre le combat que chacun d'eux poursuit selon ses tendances, une attention soutenue pour les choses de France les distingue. Rien ne saurait nous toucher davantage.

D. ASTÉRIOTIS.